

la condition du cultivateur. Le travail à faire, pour être efficace, ne doit pas être isolé, et l'action des cercles agricoles quant aux expériences de toutes sortes ne pourrait manquer d'être profitable à la masse des cultivateurs.

La première condition à considérer à l'égard de ces champs à expériences est le choix d'un bon terrain. La valeur de ce terrain ne doit pas être appréciée que superficiellement avant et après le labour; ainsi la qualité du sol ne saurait être mieux connue qu'en creusant des trous de 5 à 6 pieds, à trois ou quatre endroits par chaque arpent de terrain destiné aux expériences. Par ce moyen, on pourrait connaître quelle est la qualité du sous-sol comme de sa superficie; il convient de s'assurer si la composition du sol est la même partout, et si les conditions naturelles de drainage sont régulières et uniformes. Un terrain qui ne posséderait pas ces conditions serait impropre aux expériences.

Bénéfices à retirer par l'exploitation du bétail.

Cette question entièrement liée à l'industrie laitière et comme moyen d'entretenir la fertilité de la terre, est sans doute la plus importante de l'économie rurale.

L'élevage de tel ou tel genre d'animaux n'offre pas les mêmes avantages dans toutes les localités.

Les bêtes à cornes sont le bétail le plus avantageux pour les petites fermes comme pour les grandes.

Les bêtes à laine ne peuvent profitablement trouver place que sur une grande ferme, là où l'on ne peut retirer que des herbes courtes qui poussent spontanément et que le mouton seul peut brouter. Cet animal est considéré la providence de ceux qui possèdent de pareilles terres, aussi longtemps que les moyens ne leur permettent pas de les améliorer de manière à en retirer un meilleur profit.

L'espèce chevaline exige également des conditions spéciales qui ne sont pas celles dans lesquelles se trouvent en général les propriétaires d'une petite ferme, où il y a plus d'avantage à se servir de bœufs pour les travaux de labours, la chose étant aussi moins coûteuse; on peut également les utiliser avec plus d'économie que le cheval, à l'égard des hersages, transports, etc. L'élevage du cheval ne peut être qu'une industrie restreinte, et non la base d'une économie rurale relative au bétail.

De ces trois branches d'industries, l'élevage et la garde des bêtes à cornes exigent le plus de conditions spéciales, difficiles à réunir, mais que l'expérience

pratique apprend à connaître et à apprécier, pour en obtenir de grands profits; cette exploitation des bêtes à cornes est même la plus chanceuse pour le cultivateur placé dans les conditions les plus favorables, soit pour l'industrie laitière, l'engraissement ou l'élevage.

Pour bien réussir dans cette exploitation le cultivateur doit posséder un capital suffisant en argent qui puisse lui permettre de faire le choix d'un bon troupeau, et pouvoir faire face au manquement d'une ou deux récoltes consécutives en fourrages, ou autres éventualités qui l'obligeraient à vendre ses animaux à pertes, ou de n'en garder que de médiocres, principalement à l'égard du lait.

Choses et autres

Nourriture économique pour les porcs.—La fin de l'hiver est une époque toujours difficile à traverser pour les cultivateurs qui se livrent à l'élevage de l'espèce porcine, surtout dans les années de disette de racines. C'est principalement vers la fin de février qu'on se trouve embarrassé, alors qu'on a plus ni betteraves, ni carottes, ni navets à donner aux animaux; il est vrai qu'on peut employer des farineux, mais généralement ces aliments sont d'un prix trop élevé pour des animaux d'élevage, et ils ne conviennent d'ailleurs que pour ceux qui sont à l'engrais. Nous croyons donc que nos lecteurs nous sauront gré de leur indiquer un moyen de se procurer une nourriture économique qui est employée avec le plus grand succès.

Il consiste à passer au hache-paille le regain des prairies naturelles, de bonne qualité, ou mieux le regain de trèfle, puis de l'humecter avec beaucoup de soin. Pour que cette opération se fasse bien, il faut, tandis qu'une personne jette le fourrage dans un cuvier, en ayant soin de l'éparpiller bien également, qu'une autre l'arrose avec de l'eau légèrement salée, au moyen d'un arrosoir à pompe.

On laisse ensuite macérer cette masse pendant une douzaine d'heures, puis on la change de cuvier en la brassant de nouveau, de façon que toutes les parties soient également humides; on laisse de nouveau reposer pendant une journée, soit douze heures, alors le fourrage a repris la couleur, la souplesse et jusqu'au parfum de l'herbe fraîche.

Il faut alors faire fermenter ce fourrage, et voici comment on opère. On le jette par petite quantité à la fois, dans un troisième cuvier, on y mêlant bien régulièrement 14 lbs de son et 10 lbs de farine d'orge, de seigle, ou de blé-d'inde, par 100 lbs de fourrage; au bout de 36 à 48 heures, selon la température, la fermentation commence à s'établir, et quand elle est arrivée au point convenable, on fait servir chaud. Cette nourriture n'engraisse sans doute pas les animaux, mais elle les entretient très convenablement.

Nous devons observer que la bonne réussite de ce procédé économique dépend de la régularité avec laquelle l'opération a été conduite; on doit surtout avoir soin de faire ramollir bien le fourrage avant de le laisser fermenter; pour cela, il faut qu'il soit humecté régulièrement, ni trop ni trop peu. Comme indice d'une bonne humectation, il doit rester dans la première cuve, quelques pintes d'eau alée qu'on verse dans la seconde cuve.